

RENCONTRES OLYMPIQUES

Une série d'entretiens avec des olympiens réunionnais

« *Je vais m'entraîner pour être champion* »

Yves-Matthieu Dafreville (judo, 2008)

Né le 17 mars 1982 (37 ans) à St Pierre de la Réunion

Palmarès

5^e aux Jeux olympiques de Pékin (2008)

2^eme au championnat d'Europe par équipe (2011)

Numéro 1 mondial et vainqueur du Tournoi de Paris (2009)

Champion du monde Universitaire (2006)



Comment es-tu venu au judo ?

Je viens au judo parce que mon père en faisait déjà. Il était premier dan ceinture noire, champion de la Réunion toute catégorie à 17 ans. Dès l'âge de 5 ans, il nous a tous mis au judo car c'était pour lui le sport le plus complet. On était une fratrie de 4 garçons et 2 filles, j'étais le deuxième.

Quel(s) souvenir(s) gardes-tu de tes cours d'EPS au collège ?

Moi, je voulais être prof d'EPS. J'ai un souvenir quand je faisais du tennis au collège 3 Mares avec le prof. Mr Amas. Il y avait une épreuve où j'avais tout réussi et j'étais fier de moi.

Peux-tu évoquer une émotion forte de ta jeunesse sportive ?

J'étais doué en athlétisme. Un jour en 6^e, je lance du premier coup le javelot à 29 m. Du coup, je veux faire encore plus à l'essai d'après, mais je m'arrache les ligaments internes du coude ! Pourtant, ce n'est pas un mauvais souvenir.

Comment se passe ton exode de la Réunion ?

Pour moi, c'est l'enfer ! Je vais d'abord au lycée à St Denis en pôle espoir judo. Tous les dimanches soir je pleure parce qu'il faut faire Tampon-St Denis. Puis après le bac, il y a l'exode Réunion. C'est dur pendant cinq ans. Je me rappelle d'une phrase de ma tante qui me disait : « *t'as peur de partir, mais au pire, si ça ne marche pas, tu reviens* ». Cette phrase là m'a donné une porte de sortie, ça m'a soulagé. Mais je subissais. Et puis un jour, je me suis dit « *ça fait 5 ans que t'a quitté ta famille, tu fais des sacrifices, mais à moitié car tu ne t'entraînes pas pour être champion* ». Aux mondiaux Universitaires en Corée, je me rends compte que même si c'est dur au premier combat, il ne faut rien lâcher. Je gagne et je me dis alors qu'il faut que je m'entraîne dur, dur, dur. J'étais pas un doué, mais je me suis pris en main, autant sur le plan du judo que du reste. Du coup, j'ai eu la réputation de m'entraîner plus que tout le monde.

Quelle est la personne qui t'a profondément marqué dans ta vie de judoka ?

Nicolas Mussard. On a grandi ensemble et on a fait du judo dans le même club à St Pierre. On était tout le temps collés. Ce n'était pas une concurrence, mais on se poussait l'un et l'autre. On a été champion de la Réunion ensemble, puis champion de France et les premiers réunionnais à gagner ce titre. C'est grâce à lui que j'ai pu avoir ma carrière.

Quel est le judoka le plus fort que tu aies rencontré ?

Le grec Iliádis (champion olympique et triple champion du monde). On s'est tiré la bourre plusieurs fois. La première fois, il était tout jeune et je le bats. Un peu plus tard, en Coupe d'Europe, je le reprends. Il m'arrache et je me dis que pour un jeune comme ça, il est vraiment costaud. Après, j'ai compris qui c'était !

Quelle est la plus grande joie de ta vie de judoka de haut niveau ?

C'est le tournoi de Paris 2009. Gagner à Paris, à Bercy dans une arène avec plus de 15 000 personnes en sachant qu'il y a mes frères et mon père à qui je peux offrir ça. C'était fou. Pourtant, au premier tour, je prends le n°1 mondial, champion du monde et champion olympique. Personne ne croit en moi. Je gagne et après c'est une émotion extraordinaire.

Quelle est la plus grosse désillusion de ta vie de judoka de haut niveau ?

Les Jeux. Clairement. Je crois que toute ma vie, je vais avoir un pincement au cœur dès qu'on parlera de Pékin. La défaite en demi... Je lève les yeux et je vois ma famille en pleurs. Après, c'était peut-être un mal pour un bien. Car je fais 5^e et du coup, je dois continuer à me prendre en main pour ma vie future. C'est peut-être grâce à ça que j'ai pu faire kiné. Aujourd'hui, je me dis que 5^e aux JO, c'est cool quand même.

Qu'est-ce que t'a apporté le judo ?

La rigueur. En judo, il y a des règles simples. Si tu ne les respectes pas, c'est fini. Si tu fais une erreur tactique, tu tombes direct. Tu peux pleurer, c'est terminé. Je me suis dit que plus j'aurais de rigueur dans ma vie et moins je serais surpris par les aléas. Cette rigueur là, elle m'a vraiment aidé. Et je suis fier de l'avoir pour réussir ce que je fais dans ma vie d'homme.

Comment as-tu vécu la célébrité ?

Le judo est tellement dur qu'on ne peut pas penser à la célébrité. On peut être champion du monde un jour et le lendemain se faire éclater par un mec qui est 120^e mondial. Ça dégonfle l'ego. Du coup, je n'ai jamais eu conscience que j'étais une célébrité. Je me rappelle d'ailleurs, dans mes dernières années à l'INSEP, m'être retrouvé dans l'ascenseur avec une jeune athlète. Je lui demande ce qu'elle fait comme sport. Elle me répond judo. Je me dis que je ne la connais pas et que je suis vraiment un ancien. Puis elle me dit : « *tu fais quoi comme sport ?* ». Moi qui pensais que j'étais le coq, la star ! Aujourd'hui, quand j'arrive à St Pierre, il m'arrive d'entendre des mecs dire « champion ». Et là, je suis trop fier et trop content. Je prends ça comme du bonheur, mais je sais que c'est éphémère car plus le temps passe, moins on me connaît.

De manière rétrospective, quel a été ton principal « moteur motivationnel » de judoka de haut niveau ?

Déjà, il y a la famille. Quand je gagnais, c'était à la famille que je pensais en premier. Et puis il y a aussi Jérôme Henry, un entraîneur du pôle espoir qui nous a formé avec Nicolas Mussard à la compétition. Plein de fois, j'ai voulu arrêter, mais j'avais tellement peur de lui...





« Les Dafreville ». Matthieu en haut à gauche derrière son père (photo Réunion 1^{ère})

Comment gères-tu ton après-carrière sportive après avoir tutoyé les sommets ?

Soit on a la tête sur les épaules depuis longtemps et on s'y est préparé, soit on ne se rend pas compte et ça peut être dur. Depuis que je suis petit, on m'a appris ce qu'était l'humilité. Même dans la réussite, je suis toujours resté conscient que ce n'était que du judo. J'ai géré mon après-carrière car je savais qu'en sortant de ce microcosme de champions, je reviendrai dans la vie de tous les jours, faire la queue comme tout le monde.

Par contre, il y a des moments de manque. Ça fait six ans que j'ai arrêté ma carrière. Ce week-end encore, j'ai rêvé que j'étais dans une compétition où il y avait plein de champions dans les gradins. Je leur serrais la main avant d'aller combattre. Et toute la nuit, je continuais à dire bonjour. L'adrénaline, soit on réussit à la trouver quelque part, soit on a un manque toute sa vie. Et il faut être conscient qu'il y a des choses beaucoup plus importantes comme créer une famille ou avoir un boulot.

Quel est aujourd'hui ton rapport avec le judo et plus largement avec la pratique physique ?

Je suis en contact avec le pôle espoir où j'essaie de suivre les petits jeunes. Je suis kiné pour eux le mercredi. Des fois, je combats même un peu. C'est super cool. De toute façon, le kimono, c'est toute ma vie ! Ça fait partie de mon équilibre et je suis fier de monter sur le tapis parce que je crois que je peux arracher n'importe qui (rires) ! Quand j'ai le temps, je regarde le judo de haut niveau avec... Je ne peux pas dire d'amertume, mais je me dis « ah lui il était jeune et je le prenais ». Tout ça, c'est encore proche et je crois que ça va l'être pendant longtemps.

Tu as fait le tour du monde et tu es revenu à La Réunion. Quel est ton rapport à l'île ?

Depuis que je suis tout petit, j'ai toujours dit que je finirai à la Réunion. J'ai vécu en métropole, j'ai vu beaucoup de pays, mais il n'y en a aucun qui a remplacé la Réunion. Je suis très famille, et pour moi il y a une attache, une véritable racine.

Une anecdote que tu n'as jamais osée racontée ?

Dans mon club de Levallois, où il y avait Teddy Riner, on parlait de temps en temps en voyage. Une année, on est allé à l'Île Maurice avec le président du club Roger Vachon, un bourrin de chez bourrin. C'était un mec qui avait un gros charisme. Pour nous, c'était un ancien. À l'aéroport, on lui a déchiré sa chemise. Il nous a regardé, puis couru après pour nous nous arracher les fringues, tout ça devant les flics ! Quelques jours plus tard, une dizaine de jeunes du club se sont liés, Teddy Riner compris, pour « éclater » Roger Vachon. On lui a sauté dessus, mis du sable dans sa gueule. Et tout d'un coup, il s'est levé comme un Hulk. Tout le monde s'est enfui en courant. Il était comme un père avec ses enfants et ça a été un moment super doux.

Mes Jeux olympiques

Qu'est-ce que tu ressens quand tu apprends que tu es sélectionné pour les Jeux olympiques ?

Une fierté énorme, surtout que je n'étais sûr de rien. J'étais dans les gradins pour assister à un combat de mon frère en MMA. On m'appelle et là, je pense à ma famille, à mon enfance. C'est une délivrance. Mais l'année d'avant, j'avais été beaucoup plus ému lorsque j'avais été sélectionné pour les championnats du monde. J'avais alors appelé mon père en pleurant. Mais là, pas de pleurs !



Qu'est-ce qui t'a marqué lors de ton séjour olympique à Pékin ?

Le village olympique qui est quelque chose hors norme. On est en première classe, dans un 5 étoiles du sport. Tout est fait pour la performance, avec des infrastructures dernier cri. Et puis il y a des stars de tous les côtés.



Propos recueillis le 28 février 2020